

Catherine Saint-Cast

Les Boutons de guerre



*A tous ces enfants, d'aujourd'hui et de demain,
qui ne sont pas nés Français par hasard
mais par le sacrifice de leurs aïeux.*

EXTRAIT

Pierre

Pierre et Louis descendaient avec précaution le vieil escalier de bois d'une quinzaine de marches et, au pied de celui-ci, allumèrent la lampe à huile que leur avait confiée Jeanne, la mère de Pierre, assortie de toutes les mises en garde nécessaires. Le halo dispensé ne suffisait pas à éclairer la cave dans son intégralité mais les deux garçonnets, assis sur la première marche, espéraient ne pas s'attarder dans cet endroit inhospitalier.

– On n'entend rien d'ici, chuchota Pierre à l'oreille de son ami.

– Pourquoi tu parles tout bas ? S'étonna Louis.

– Je ne sais pas, peut-être parce que je n'entends aucun bruit. Là-haut, ça bardait dans tous les sens et, là, plus rien !

– C'est pour ça que nous devons nous réfugier à la cave.

– Mais, comment on saura quand il faut remonter si on n'entend rien ?

– On n’entend rien pour l’instant, mais attends un peu.

Pierre s’entêtait à chuchoter, ce soudain silence l’impressionnant plus qu’il ne voulait le laisser paraître. Le calme de l’endroit l’inquiétait davantage que les tirs d’artillerie au-dessus de sa tête. En près de six mois, il avait presque fini par s’habituer au vacarme de la guerre, moins oppressant que les ténèbres de cette cave dont il n’entrevoit pas le fond.

– J’ai un peu froid, se plaignit Louis. Si on jouait à cache-cache pour bouger un peu ? Ça nous occuperait plutôt que rester ici sans rien faire... !

– Tu ne trouves pas qu’il fait un peu sombre ? On ne voit pas grand-chose...

– Justement, ce sera plus amusant.

Agés de dix ans, amis de toujours, les garçonnets demeuraient inséparables et tombaient évidemment d’accord lorsqu’il s’agissait de jouer. Seuls dans la maison de Pierre, leurs mères travaillant à l’hôpital de la ville, ils n’étaient pas autorisés à sortir avant le retour de Jeanne. Et le temps leur semblait long, isolés dans cette cave obscure, à redouter que la maison ne s’écroulât au-dessus de leurs têtes.

– D’accord, mais tu poses la lampe au milieu. On verra un peu mieux où on met les pieds, suggéra Pierre avec juste raison. Je commence à compter. Va te cacher.

Pierre déposa la lampe au centre de la pièce et repartit vers l'escalier, présentant son dos à son ami. A dix, il se retourna. Louis avait disparu.

Précautionneusement, Pierre avançait sur le sol de terre battue, attentif, en s'éloignant de la lampe, à ne heurter aucun obstacle qui aurait pu le faire chuter. Après cinq minutes de vaines recherches en tâtonnant devant lui, en longeaient les murs, un sentiment d'intense solitude l'envahit qu'il résolut de rompre.

– Bon, ça va, tu as gagné. Tu peux sortir. Où es-tu ?

Le vieilles pierres lui renvoyèrent une voix qu'il ne reconnaissait pas, perçante et mal assurée. Il patienta cinq secondes qu'il égrena dans sa tête. Si Louis ne répondait pas, tant pis pour lui, il l'abandonnerait là et remonterait vite l'escalier.

– Louis, je ne joue plus. Réponds-moi où je te laisse tout seul !

– Je suis là... Entre le mur et le tonneau. Va chercher la lampe, j'ai trouvé quelque chose.

– Montre-toi, cria Pierre, soulagé d'entendre la voix de son ami.

Au fond de la pièce, le long du mur, qui aurait eu pignon sur rue s'il n'était enterré, trois tonneaux d'une centaine de litres chacun s'alignaient, vides depuis longtemps, si longtemps que Pierre ne se souvenait pas les avoir jamais vus pleins. Il songea d'ailleurs que ce bois serait plus utile dans la cheminée et se promit d'en

parler à sa mère. Moins téméraire que Louis, il ne lui serait pas venu à l'idée de se planquer dans ce coin sombre, laissé à l'abandon depuis le départ de son père.

Pierre reprit la lampe et la déposa auprès du troisième tonneau sur sa droite, séparé de moins de cinquante centimètres du mur d'angle. Louis avait réussi à se faufiler dans l'étroit espace et s'était en partie glissé sous le tonneau, entre les deux supports de bois de chêne.

– Pouah ! Il y a plein de toiles d'araignée, c'est dégoûtant là-dessous... Comment tu as fait ?

– Moi, c'est les crottes de souris que je n'aime pas ! Il y en a plein. Mais il y a aussi une boîte en ferraille. Attends, je vais la rabattre vers toi.

Louis repoussait vers son camarade une boîte de fer ancienne où se distinguaient encore quelques lettres de ces « Bêtises de Cambrai » qu'elle avait un jour renfermées. Pierre s'en saisit pendant que Louis se relevait et débarrassait ses pull, culottes et chaussettes des poussières, paille et terre qui s'y accrochaient. Quelques feuilles séchées, mystérieusement dégringolées dans ce sous-sol, s'étaient effritées dans sa tignasse rousse.

– Prends la lampe, Louis, et viens par là... Dans notre coin.

Non loin de l'escalier, près des casiers à bouteilles, vides elles aussi, les enfants avaient retourné deux cageots, qu'ils avaient recouverts d'une couverture

défraîchie, et étalé une vieille nappe sur laquelle ils jouaient aux osselets, ou aux cartes, lors de ces alertes qui les condamnaient à guetter une accalmie qui tardait à venir.

Pierre secoua la boîte et tenta de déterminer l'origine de ces cliquetis, roulements qu'ils percevaient.

- Je me demande ce que c'est...
- Des pièces, supposa Louis.
- Des clous, plutôt.
- Des bijoux peut-être ! Renchérit Louis.
- On va voir qui a raison. Tu es prêt ?

Pierre releva le couvercle et déversa le contenu de la boîte sur la nappe. Une trentaine de boutons s'éparpilla, dont deux roulèrent sur le sol de terre.

- Fais attention, on va en perdre.

Des boutons ! Leur déconvenue fut de courte durée. Des figures se devinaient sur la partie bombée, quoique bien ternies, oxydées par le temps. Ils décidèrent alors de consacrer les jours suivants à remettre en état tous ces boutons et à leur redonner leur éclat d'antan.

Le nettoyage des boutons nécessita plusieurs allées et venues dans les jours qui suivirent. Jeanne s'interrogea sur leur subit intérêt pour cette cave dans laquelle, jusque là, ils répugnaient à descendre.

Le savon noir n'offrait pas le résultat escompté. Ils se renseignèrent auprès de leurs mères, très étonnées, pour savoir comment elles nettoyaient les casseroles,

la bassine à confiture, la bouilloire, les plaques de la cuisinière... Et ils expérimentèrent les recettes maternelles.

– Regarde Louis, comme il brille mon bouton !

– Ohhh ! Comment tu as fait ?

– Pour la bassine en cuivre, Maman la nettoyait avec un chiffon, du vinaigre et du sel. Donc, cette pièce est en cuivre. Regarde un peu... Une couronne !

– Ce doit être un vieux bouton du temps des rois ! S'exclama Louis. Moi, j'ai des boutons qui ne brillent pas mais on dirait un jeu de loto, il y a des chiffres dessus... 26... 72... 35... 86...

– Essaie le vinaigre !

– Pour l'instant, je continue au savon. Je vois déjà mieux les chiffres.

– J'ai un aigle !!! Cria victorieusement Pierre.

– Fais voir.

Louis prit le bouton entre deux doigts et fronça les sourcils en l'examinant attentivement.

– C'est bizarre... Il y a quelque chose d'écrit derrière. Frotte un peu pour voir...

Pierre s'escrima sur l'envers du bouton, plus difficile à atteindre parce qu'en creux.

– Là, je vois déjà un peu... Mohr... Je ne sais pas quoi et... B... Ber... Berlin !

– C'est un bouton allemand ! Ça alors ! Qu'est-ce qu'il fait dans ta cave ?

Interdits, ils marquèrent un temps d'arrêt et

reprirent la vérification des boutons déjà nettoyés.

– Tu sais, on va les finir tous, faire briller ceux que l'on peut et on ira voir Jacquot pour qu'il nous dise de quand ils datent, d'où ils viennent. Il est vieux, lui, il doit savoir, même ceux avec une couronne qui datent des rois... Il a sûrement connu...

Louis se rangea à l'avis de Pierre et les deux garçons s'échinèrent encore quelques jours à briquer les boutons, tout en s'interrogeant sur la façon dont ils avaient échoué dans cette vieille boîte de fer sous un tonneau de la cave.

Ces heures passées dans les profondeurs de la terre, à l'instar des mineurs de leur région, loin du bruit et de la folie des hommes, les éloignèrent de toutes préoccupations extérieures à leur découverte... L'absence de leurs pères, de ceux qui leur étaient chers, l'occupation allemande, la guerre, les obus, les explosions... N'existaient plus que leurs boutons.

Jeanne

Le jour déclinait rapidement en cette fin janvier 1915. Assise auprès de la fenêtre de la cuisine, Jeanne regardait la rue à travers le carreau. Gris le ciel, grise la rue, gris ce pantalon qu'elle ravaudait et dont elle avait douté de parvenir à effacer cet infâme coloris brunâtre, amalgame de boue et de sang.

Jeanne souffrait pour ces soldats, Français comme Allemands, qui, dans les tranchées, transis de froid, arrosés de pluies glacées, devaient trouver l'énergie d'affronter un ennemi en lequel ils ne voyaient que des hommes leur ressemblant, accablés de l'orgueil d'autres hommes. Ceux qui, à l'abri en haut lieu, leur commandaient de s'entretuer coûte que coûte. Et il leur en coûtait de plus en plus chaque jour !

Emprisonnée dans la grisaille et sa peine, Jeanne désespérait de jamais recouvrer cette liberté de courir avec son fils dans ces vastes prairies fleuries et odorantes dont les herbes folles chatouillaient les

mollets... Ces prairies aujourd'hui transformées en champs de bataille sans fin, meurtris, boueux et nauséabonds.

Sur un soupir, elle piqua son aiguillée de fil gris dans la reprise et déposa son ouvrage sur le guéridon devant elle. L'obscurité s'épaississait trop rapidement pour qu'elle songeât à terminer sa couture ce jour-là. Celui, d'ailleurs, auquel appartenait ce pantalon ne le remettrait plus pour combattre, s'il avait la chance de quitter l'hôpital en vie.

– Maman ?

S'efforçant de chasser la tristesse de son regard, elle plaqua un sourire sur son visage fatigué avant de se tourner vers son fils.

Assis en bout de table, non loin de la cheminée, affalé sur un cahier qui le passionnait autant que cette déchirure de pantalon captivait Jeanne, il suçotait un crayon, pas plus long que son index.

– Cesse de sucer ce crayon, Pierre, bientôt nous n'en aurons plus. Surtout, si tu continues à casser la mine sans arrêt comme tu le fais... !

– Je sais, Maman, excuse-moi.

Non seulement, elle l'excusait mais elle lui pardonnait.

– Tu as fini ton devoir ?

– Presque...

Vrai ou faux, que lui importait. Jeanne, professeur de musique sans élèves, s'évertuait à dispenser à

Pierre cet enseignement qui, une fois cette satanée guerre terminée, lui permettrait d'avancer vers un avenir qui ne pourrait plus qu'être heureux et souriant. Elle voulait lui conserver ses chances d'un futur possible, loin des bombardements et de l'occupation allemande.

– Maman ?

– Je t'écoute.

– Le bébé, il sera Allemand ou Français ?

– Quelle question saugrenue. Français, bien sûr !

– Même s'il naît alors que les Allemands sont chez nous ?

Les yeux très bleus de Pierre exprimaient l'anxiété, le désarroi, et la gêne pour oser ainsi troubler celle qu'il aimait plus que tout au monde.

Jeanne se reprocha la véhémence avec laquelle elle avait répondu à son fils, aussi perdu qu'ils l'étaient tous parmi ces combats dont chacun, allié comme ennemi, désespérait d'en voir le terme. Il n'avait que dix ans, il était naturel qu'il se posât des questions. Elle, sa mère, se devait de satisfaire sa curiosité et calmer ses peurs.

– Ton frère, ou ta sœur, sera et restera Français, comme nous tous ici à Bapaume et dans la région... Et dans toute la France !

– Et si les Allemands ne partent jamais ?

– Ils y seront obligés car nos soldats et nos alliés les chasseront. Nous l'avons déjà fait une fois et ton père, comme son grand-père avant lui, les boutera

hors de chez nous. Mais, je crains que nous ne soyons obligés de partir avant eux, conclut-elle d'une voix aux accents désabusés.

Pierre tiqua au rappel de son père qu'il n'avait plus revu depuis début août. Il savait qu'il avait rejoint le « Front » comme disait sa mère, là où les soldats se battaient au mépris de leur vie pour repousser les Allemands vers leur pays... Qu'ils n'auraient jamais du quitter.

Comment oserait-il avouer à sa mère qu'il ne regrettait pas l'absence de cet homme dont il sentait encore sur ses fesses et sur ses mollets, la chaleur des coups reçus.

– Tu n'as pas oublié ton père ?

– Mais non, Maman, je prie pour lui chaque soir.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'il priait pour qu'il ne rentrât pas trop vite, tant sa crainte de lui demeurait vive. Pierre ne culpabilisait pas vis-à-vis de ce père dont les violents accès de colère n'avaient, ces deux dernières années, épargné ni l'enfant, ni sa mère. Il espérait seulement devenir assez grand et fort pour, lors de son retour, s'interposer entre lui et sa mère, et pouvoir également protéger le bébé à venir.

– Tu sembles soucieux, mon enfant. Tu t'inquiètes pour lui ?

Honteux, Pierre baissa la tête, affectant de corriger l'exercice de conjugaison dicté par sa mère. Depuis plus d'un mois, elle ne lui lisait plus aucune lettre de son père

en prétextant que le service courrier ne fonctionnait plus. Mais Pierre n'était pas dupe. D'autres recevaient des lettres, même si elles se raréfiaient dans le temps. Seuls les morts n'écrivaient plus, cela il le savait. Mais, comme personne ne les avait informés de la mort de Toussaint Fournier, l'espoir était permis de penser qu'il pouvait être prisonnier des Allemands et reviendrait un jour. Car l'enfant, en dépit de ses craintes, refusait de croire qu'il pût ne jamais revoir son père, un homme courageux puisqu'il défendait son pays contre l'envahisseur. Cette pensée ne le quittait pas, qui lui permettait d'oublier peu à peu le père qui les avait quittés pour, au fil des mois, entrevoir le héros qu'il était devenu.

Jeanne jeta un coup d'œil à la pendule de bronze doré, surmontée d'angelots, sur le manteau de la cheminée. La nuit serait tombée d'ici une heure.

Elle avait refusé de se mettre à l'heure allemande. Depuis l'occupation de la ville, les Allemands avaient imposé leur heure, soit deux heures de plus que l'heure française. Cet infime geste de résistance, elle s'y accrochait. L'occupant lui avait volé sa ville, son mari, la privait de ses parents, elle tenait à conserver ces deux heures françaises non vécues... Bien qu'elle fût néanmoins obligée de se conformer à l'horaire allemand dans son quotidien.

Dans ce pantalon déposé devant elle, elle ne parvenait pas à voir l'ennemi qui l'avait porté... Mais

un jeune homme atrocement blessé qui, depuis trois jours, luttait pour sa survie et appelait sa mère à son secours. Il occupait l'un des trop nombreux lits de l'hôpital, dans lequel elle se rendait chaque matin. Elle n'avait jamais appris la haine et s'obligeait à la rejeter, en dépit de son ressentiment envers une nation qu'elle avait su apprécier en d'autres temps.

Fille unique d'un couple de notables réputés de la ville d'Arras, Jeanne avait bénéficié d'une éducation d'excellence. Passionnée de peinture et de musique, douée pour les langues étrangères, elle avait tout naturellement opté pour l'italien et l'allemand, en sus de l'anglais qu'elle pratiquait depuis son plus jeune âge. Sa mère, anglaise de passage en France, avait en effet succombé au charme d'un jeune notaire et, par son mariage, avait du même coup épousé la France. Telle sa mère qui, par amour, avait renoncé à retourner dans son pays natal, Jeanne avait abandonner ses projets de pianiste pour suivre un fils de fermiers que le destin avait placé sur sa route, une route que chacun voyait déjà tracée devant elle.

Aussi, lorsque l'hospice de Bapaume se vit transformé en hôpital et recueillit ces blessés qui affluaient, Français comme Allemands, Jeanne avait accepté sans hésiter la proposition de Lise, infirmière et maman de Louis. Elle se devait d'apporter son soutien aux uns comme aux autres. Leur faire la lecture, prendre des lettres sous leur dictée, les aider à boire ou manger, arranger leurs oreillers, parfois laver et recoudre leur

uniforme... Elle avait du pourtant se faire violence pour ne pas abandonner ces hommes à leur sort. Ces cris, ces corps qui se tordaient, au risque de rouvrir leurs plaies, lorsque résonnait une explosion à proximité... Elle pensait ne jamais pouvoir le supporter. Quant à s'y habituer, cela lui était impossible. Mais elle avait tenu bon, imaginant Toussaint subissant les mêmes affres. Et la compassion l'avait emporté sur l'effroi. Elle s'efforçait depuis, du mieux qu'elle le pouvait, d'atténuer douleurs, cauchemars, peines et angoisses, de ces hommes en détresse.

Elle avait fait transporter son piano à l'hôpital, lequel trônait inutilement dans la pièce principale de sa maison. Celui-ci lui aurait été enlevé par les occupants si elle n'avait, d'elle-même, émis cette suggestion. Chopin, Liszt, Mozart, Beethoven, Saint-Saëns se révélaient de précieux alliés pour soulager les blessures de l'âme de ces soldats... En sursis de vie et d'espoir.

Des officiers allemands faisaient également résonner la salle de concerts improvisés, pour le plaisir de tous... Dont Jeanne qui se permettait d'imaginer, dans ces instants de grâce, que tout espoir n'était pas perdu de voir bientôt la fin de cette guerre.

Elle se releva prestement. Elle balança dans l'âtre du petit bois, qui s'enflamma rapidement au contact des braises, et déposa une grosse bûche qui ne devait pas tarder à crépiter.

– Où es-tu allé chercher le bois cet après-midi ?
– Pas loin... Répondit évasivement Pierre.
– Seul ?
– Non, Louis m'accompagnait, comme tous les jours. Maman, tu sais bien que nous sommes toujours ensemble !

– Surtout, vous ne vous éloignez pas et ne vous aventurez pas hors de la ville.

– Oui, je sais, Maman. On a l'habitude de se mettre à l'abri, et on ne ressort que quand le calme revient.

Comment aurait-il pu, sans l'inquiéter davantage, lui avouer qu'il faisait régulièrement le tour de la ville avec Louis ? Ils pénétraient dans les maisons écroulées, parcouraient les granges et les caves, en quête de bûches abandonnées par les habitants, lesquels avaient fui ou étaient morts sous les décombres. Qui songerait à s'embarrasser de bois de chauffage, de charbon, en quittant la ville en pleine panique ? Il ne pouvait pas non plus lui confier qu'ils avaient déniché un vieux vélo d'homme et qu'ils s'autorisaient des petits tours de la place, autour de la statue du général Faidherbe, l'un sur la selle, l'autre en amazone sur le cadre. Ces petites virées buissonnières leur procuraient leur dose d'adrénaline, leurs mères pouvant toujours être informées par une bonne âme qui leur rapporterait leurs péripéties. Mais heureusement, ou malheureusement, les préoccupations de chacun ne s'arrêtaient plus aux divagations de deux gamins insouciantes.